

# LE MONT-DE-SABLE



JOANNA BATOR

# LE MONT-DE-SABLE

Traduit du polonais  
par Caroline Raszka-Dewez

LES ÉDITIONS NOIR SUR BLANC



Titre original: *Piaskowa Góra*

© Wydawnictwo W.A.B., 2009  
pour l'édition originale.

© 2014, Les Éditions Noir sur Blanc, CH-1003 Lausanne  
pour la traduction française.

ISBN: 978-2-88250-351-0

Tous les personnages du *Mont-de-Sable* sont l'œuvre de mon imagination. Leur éventuelle similitude avec des personnes réelles est fortuite.



*À ma famille*



## Le début de l'histoire

Jadzia tangué et bringuebale. Dominika est légère et fragile. Si Jadzia venait à s'asseoir sur elle, les os de sa fille s'effriteraient comme les gaufrettes pour les glaces. Mais Dominika prend de la vitesse, elle esquive. Elle gambade et se cambre, comme le lapin des dessins animés soviétiques. Une collision menace le moindre rapprochement entre la mère et la fille; plus la distance d'élan d'où elles se précipitent l'une sur l'autre est grande, plus le danger augmente. Jadzia reste toujours à la même place, c'est sa fille qui décolle ou plonge d'un vol rasant. Elle atterrit sur le Mont-de-Sable en catastrophe, à en faire jaillir des étincelles, elle freine et, quelques instants plus tard, elle reprend déjà son envol, dans un nuage de poussière.

Jadzia préférerait qu'elles ne s'éloignent pas trop l'une de l'autre et que Dominika ne s'envole pas si souvent. Le rêve d'une mère est de voir sa fille s'établir, se fixer quelque part. Te sauve pas, mon pigeon voyageur, répète-t-elle, elle sait pourtant que Dominika n'aime pas quand sa mère se met à parler un langage familial, comme à la campagne. Elle joue à la citadine. Assieds-toi, maman, et pas assois-toi, la corrige mademoiselle Je-sais-tout, ils croient, et pas ils croivent, je vais faire ma toilette, et pas j'veis m'laver. Comme si cela changeait quelque chose. Jadzia n'y voit aucune différence, Jadzia préfère y voir la même chose.

Mais viens donc poser tes fesses deux minutes, ma minette, mon pigeon voyageur, lance-t-elle à sa fille, et elle tapote le canapé pour indiquer à Dominika la place libre à côté d'elle, assois-toi, parce que j'veais brancher la télé. Jadzia s'installe confortablement dans le nid défoncé qui appartenait autrefois à son mari, Stefan. Il restait assis là, après son travail, et s'endormait aux sons du journal télévisé, ou du documentaire sur la vie des insectes et des animaux exotiques, le dimanche après-midi. Viens voir un peu la tête de ce batracien! s'écriait-il, ou bien il se curait le nez et balançait d'une chiquenaude dans le pot du palmier ce qu'il y trouvait. Il cachait dans le fond de son nid une bouteille en argent en forme d'œuf dont rien n'avait jamais éclos. Jadzia avait attendu quelques années pour adopter ce nid après la mort de Stefan. Dorénavant elle regardait les *telenovelas* depuis la place de son mari et elle aurait voulu que Dominika les regarde avec elle. Comme une mère avec sa fille. Elle, Jadzia, dans son rôle de mère devenue veuve, et Dominika, à l'ancienne place occupée par sa mère et façonnée pour elle. On découvrirait dans cet épisode que Maria Celeste était enceinte de ce Noir, celui qui avait une moustache, comme le Leoncio de la série *Isaura*, et dont Jadzia a oublié le nom. Sans doute Luis Alfredo.

Jadzia confond souvent les dates et les événements, mais elle a toujours ses rêves. De vieux rêves, utilisés à mauvais escient, mais qui sont bel et bien là. Jadzia n'aime pas jeter. Il vaut mieux tout garder, on ne sait jamais ce qui peut servir et quand. Le vieux est souvent de meilleure qualité que le neuf, et parfois, ça fait pile l'affaire! Cherchez et vous trouverez, disait-elle, et elle plongeait dans le tas d'objets amoncelés dans l'armoire à linge, tel un mineur s'attaquant au mur de charbon de la ville. Elle avait tout prévu déjà, et la robe de mariée de sa fille, et le mariage religieux. Dans une robe qu'elle-même n'avait pas eue. A son mariage, celle qu'elle portait avait été taillée dans un rideau hérité des Allemands, elle avait les pieds gonflés parce que ses escarpins étaient trop petits, quelle souffrance ç'avait été. Mais Dominika, elle, serait comme tout droit sortie d'un magazine, comme la fille d'un de ces champignonnistes de la ville de Szczawno-Zdrój, ou celle d'un docteur. Sa robe viendrait du salon Sabrina,

sur la place, ou bien on irait jusqu'à Wrocław, même, pour l'acheter. Il faudrait qu'elle ait un corset, et une traîne. On filmerait tout sur une vidéo. Sa mère brodait en secret le voile pour sa fille. On se débrouillerait pour en recouvrir ces cheveux rebelles et crépus comme du crin; Jadzia le fixerait avec de jolies pinces, de petites perles. Elle en avait passé du temps, à coudre et à découdre, avant d'obtenir un résultat! Et après, direction le château de Książ pour le bal, dans un fiacre attelé à un cheval, avec sa robe de mariée et son voile agité par le vent. Et ils en resteraient bouche bée, tous, ceux qui n'y croyaient pas, les mirettes leur en sortiraient de la tête, devant la beauté rayonnante de sa fille et son bonheur, qu'eux-mêmes ne pouvaient plus espérer. Il n'était pas trop tard encore, et les cicatrices sur le visage de Dominika ne se voyaient presque plus, sauf peut-être encore quand elle se mettait en colère...

Mais surtout, pour son mariage, Dominika ne pouvait rester aussi maigre, si légère que le moindre coup de vent l'emportait et la ballottait tantôt à droite, tantôt à gauche. Il fallait la lester, la fixer à la terre avec quelque chose de substantiel. Dominika cultivait du basilic sur la fenêtre, et lorsqu'elle s'en allait, elle laissait toujours dans le réfrigérateur des choses que Jadzia reniflait prudemment, goûtait du bout de la langue. Ça te dirait un petit *bigos* aux pommes de terre, un filet de porc, ma picorette? Jadzia n'avait rien contre un mari étranger, mais, estimait-elle, notre cuisine polonaise est la meilleure, et elle n'avait nul besoin de goûter autre chose pour se faire une opinion. Son opinion était arrêtée depuis longtemps, elle n'avait pas besoin d'en changer, merci beaucoup.

Jadzia fait de la place pour Dominika à côté d'elle sur le convertible, elle lui sert des biscuits Délice en promotion. Vingt Délices plus deux gratuits, une véritable affaire de chez Real. Un si grand magasin en bas de la maison, c'est une vraie distraction, et une économie aussi, appréciée de Jadzia, parce que l'achat de choses inutiles à moitié prix lui coûte cher. Elle dispose joliment les biscuits sur une assiette qu'elle pousse vers sa fille, c'est délicieux, dit-elle dans un clappement de langue. Je vais t'engraisser moi, allez, Henriette la picorette! Sa fille savait depuis belle lurette qu'Henriette, la picorette du conte, avait été emportée par le vent. Elle

s'était envolée, accrochée à son petit ballon rouge, envolée joliment, laissant la terre au loin, le ciel à portée de main, lisse comme du verre bleuté. La petite Dominika recrachait donc ses betteraves, vomissait les petites saucisses de porc remportées de haute lutte par sa mère au bout de longues heures de queue, et elle attendait que le vent l'emporte elle aussi en RFA et plus loin encore, vers les îles Bula Bula, et le Mont-de-Sable ne serait plus qu'une petite tache à l'horizon, pas plus grande qu'une crotte de mouche. Mais le conte se terminait autrement. On bombardait Henriette de biftecks, on lui lançait des javelots de côtelettes qu'elle finissait par dévorer, la gringalette; elle reprenait du poids, et retombait sur terre. Elle est devenue normale, concluait Jadzia, et elle a commencé à manger. Elle a sûrement dû s'établir quelque part, depuis le temps.

La mère, donc, voulait que sa fille s'établisse, et la fille tentait de décrocher sa mère de l'endroit où elle s'était établie, de la convaincre de partir à l'étranger. Dans l'ensemble les forces étaient équivalentes, et elles s'obstinaient toutes deux dans leur entêtement, l'une ne bougerait pas sans l'autre. La mère s'entêtait, non et non, la fille l'appâtait, elle tournait autour de Jadzia en battant des ailes, vrillant, mine de rien, le corps ramolli de sa mère, *Secoue-toi, Bruno, je te sortirai d'ici*<sup>1</sup>. Dominika envoyait des cartes postales qui explosaient de couleurs comme des petits pétards, et elle écrivait, quand tu viendras, maman, tu verras cette belle ville qui se trouve au dos, mais qui est plus grande, bien sûr, plus réelle. Ici les soirées sont douces et dans les restaurants des musiciens jouent de la musique en direct, on trouve des pastèques tellement grandes qu'un bébé pourrait s'y blottir, comme dans un berceau. Des escaliers descendent directement vers la mer, on peut boire un café en admirant la vue, et, au printemps, les montagnes fleurissent de jaune, de blanc, de lilas. Et puis tout cela ne coûte pas si cher, vraiment, du moment que tu

---

1. Extrait d'un poème d'Edward Stachura (1937-1979), poète et écrivain polonais, très populaire en Pologne à son époque et encore aujourd'hui. Il est né et a passé les premières années de sa vie en France; il s'est suicidé en 1979. Sa poésie a souvent été mise en musique, comme c'est le cas ici. (*Toutes les notes sont de la traductrice.*)

ne convertis pas en zlotys. Tout le monde sera content de te voir ici, toute la famille, et puis, ta venue n'entraînera pas de grosses dépenses pour nous, au contraire, tu nous seras bien utile, tu verras. Jadzia songeait que ce «tout le monde» de Dominika qui, paraît-il, l'attendait là-bas, ce n'étaient rien d'autre que des Sodome et Gomorrhe, en réalité. Un noiraud qui, malgré son instruction, se promenait en haillons, un loqueteux avec des colliers autour du cou, des chapelets; une autre, un vrai garçon manqué, une *homo-incognito*, et les uns sur les autres, tous, qu'on savait plus qui était avec qui, et à qui était l'enfant qui traînait au milieu. Des loufoques, tous, fixette-dinguette, et pas une famille normale qui se composait d'un père, d'une mère et d'enfants unis par le sacrement et le sentiment, plus la grand-mère à s'occuper jusqu'à ce que la mort les sépare. Cette fichue famille, misère de Dieu, si au moins ça se passait en secret, en cachette, et pas au vu de tout le monde. Mais non! Ils s'affichaient comme s'ils en étaient fiers, de cette fixette-dinguette. Et que se passerait-il, hein, si quelqu'un venait à lui faire des reproches à elle, à Jadzia, quand elle irait là-bas, ah! vous l'avez bien élevée votre fille, madame, quelle honte! Quelle honte! Même si elle n'y comprendrait rien, de toute façon, Jadzia, quand on lui parlerait dans une langue étrangère. Stefan, il l'avait, lui, le don pour les langues, et s'il ne l'avait pas gâché, il aurait pu *deutsch sprechen und moi parrlè fraaanssè*.

Mais Jadzia avait presque tout oublié du russe aujourd'hui, à part *spassiba, tavarich Staline* et *do svidania*. Et puis d'ailleurs, qu'est-ce qu'elle allait manger là-bas, hein, parce que sûrement pas des olives. C'était pareil que de manger du pourri!

Jadzia arrange les cheveux foncés de sa fille, comme si elle arrangeait sa propre coiffure. Tu as encore toute la vie devant toi, dit-elle. Jadzia raie les trente-trois ans de Dominika. Elle souffle dessus comme elle le fait pour enlever les miettes de la table. Derrière Dominika, donc, on ne trouve rien. Si elle fait un pas en arrière, elle tombe dans un trou. Jadzia dit quand même qu'au pire, de toute façon, sa fille pourra toujours se fixer au Mont-de-Sable.



# 1

Wałbrzych. Sous la ville, du charbon; à la surface, du sable et des hommes et des femmes, balayés jusqu'ici des quatre coins du monde pour remplacer les Allemands expulsés. Dans les maisons abandonnées de la ville, les livres imprimés en gothique servent à allumer le feu, Schneider qui ne rappelle en rien un tailleur part en fumée, après combustion Wasser se change en eau. Dans l'Adolf-Hitler-Strasse déjà devenue la rue Vladimir-Lénine, on pousse des landaus, on trimballe à grand-peine des valises, on traîne derrière soi des enfants, des chiens et des petites vieilles en fichus à fleurs. La première vague arrive juste après la guerre et sent encore la poudre. *Hitler kaput!* hurlent les gamins aux derniers Allemands ou à ceux qui en ont l'air. Les autres inconnus ne sont pas encore une menace, car, pour l'instant, chacun est encore pour l'autre un étranger. Le partage ne fait que commencer, qui a de l'or, qui n'en a pas, qui est avec Dieu, et qui est contre Dieu, le seul et l'unique et c'est très bien comme ça. Les arrivants laissent tomber leur barda et en deux temps trois mouvements les piquets sont plantés dans la terre. Ici, déjà, avec des planches, du carton et des couvertures, ils bricolent quelque chose; là, c'est une parcelle pour les pommes de terre, les carottes, qu'ils préparent et délimitent d'une ficelle, c'est à eux et ils le font savoir, et si quelqu'un trouve à y

redire, gare à lui! Ils s'arment de bâtons, de mots grossiers: au besoin, ils lui feront sa fête à celui-là, voilà tout.

La terre recouverte de Wałbrzych éveillait l'espoir surtout chez ceux qui n'avaient jamais possédé la leur. Ils étaient de nulle part, mais voulaient faire leur trou pour être de quelque part. Au début ils occupaient les vieilles maisons des Allemands, mais bientôt celles-ci ne furent plus assez nombreuses. Vingt ans après la guerre, l'anneau de béton des nouvelles cités construites à la va-vite pour les derniers arrivants se resserrerait autour des vieux quartiers de la ville, non dénués de charme ni d'*Ordnung*, sans aucun doute. Au Mont-de-Sable, il s'en caserait jusqu'à trente mille bien entassés dans des immeubles cloisonnés en parcelles identiques. Parmi les arrivants se trouvait la jeune Jadwiga Maślak. Ses yeux couleur de groseilles à maquereau étaient fatigués par un long voyage, elle avait une valise en carton, un panier d'œufs frais du village et un manteau aux manches dépareillées; dans la foule on avait du mal à la distinguer, car beaucoup d'autres femmes lui ressemblaient.

Wałbrzych était une grande ville quand on la regardait avec les yeux de Jadzia<sup>1</sup> Maślak. Par exemple, la gare où elle était arrivée s'appelait la gare de la Ville, mais il y avait encore la gare centrale, la gare de la Manufacture et la gare de Szczawienko. Ni Zofia Maślak la mère de Jadzia ni Jadwiga Strak, sa grand-mère, n'avaient jamais vu le monde, c'est tout juste si elles étaient allées jusqu'à Skierniewice, au marché, ou à Częstochowa en pèlerinage; quant à la seconde, elle ne le verrait plus le monde, pour sûr, puisqu'elle reposait dans le sable jaune pour les siècles des siècles amen. Jamais elles n'avaient entendu parler de Wałbrzych puisque cette ville, récemment encore, n'existait pas du tout et aucun train ne s'y rendait, et encore moins au départ de Zalesie, c'est certain. En traversant Zalesie les express filaient en hurlant avec fracas; ils passaient si vite que le petit hameau avait à peine le temps de se refléter dans les vitres du train et déjà il avait disparu.

La mère de Jadzia lui racontait que dans les trains des diables emmenaient les enfants pas sages en enfer, ta-dam-ta-dam, des trains pleins de vilains enfants, et, de sa main

---

1. Jadzia est le diminutif de Jadwiga.

roulée en cornet, ta-dam-ta-dam, elle faisait le train, ta-dam-ta-dam. Les diables de Zofia empestaient la chair roussie et avaient des lèvres larges, toujours humides! Grandes comme chez les nègres noirs, ta-dam-ta-dam, effrayait-elle Jadzia, et elle naviguait jusqu'au fin fond de la maison sur le large rafiote de ses hanches en faisant des vagues sur lesquelles se balançaient pendant quelques secondes encore les meubles et les images saintes. Elle ne parvenait pas à rester amarrée longtemps auprès de sa fille, toujours elle était poussée vers le cellier, le jardin ou la forêt où elle ramassait des pommes de pin pour le feu. Vilaine fille, disait-elle en se tordant les mains, petite souillon, les diables vont te mettre dans le train pour l'enfer. L'ombre de l'express traversait la nuit derrière la fenêtre et Jadzia s'imaginait les enfants comprimés dans les wagons comme dans sa boîte de bonbons acidulés en fer dans laquelle, l'été, elle ramassait des doryphores avant d'en refermer le couvercle. Les insectes crevaient dans le noir en suintant un jus foncé sur la surface duquel surnageaient de petites ailes rayées. Jadzia jetait un coup d'œil dans la boîte et son dégoût se manifestait en une salive écumante.

Devenue grande, Jadzia attendait tous les jours à l'aube, à la petite station de Zalesie, le train omnibus pour Skierniewice où elle faisait des études d'infirmière. Elle aimait bien faire des piqûres, enfoncer habilement, proprement, les seringues dans les veines bleues, porter un joli tablier blanc et observer les microbes au microscope. Dans leur existence grouillante, agitée, elle avait trouvé une justification pour le vinaigre – le remède hygiénique préféré de sa mère – dont elle était imprégnée comme une gelée de pieds de porc bien relevée. Il fallait tuer les microbes! Les microbes, c'étaient des saletés, des maladies, ils étaient très dangereux, donc l'eau avec le vinaigre devait être très chaude, c'était logique. Comment Zofia pouvait-elle en savoir autant sur les microbes, elle n'avait pourtant pas été à l'école bien longtemps? Cette question demeurerait sans réponse; Jadzia, du reste, ne posait pas beaucoup de questions. En attendant le train pour Skierniewice, elle mangeait la première des trois brioches à la confiture de fraises qu'elle emportait avec elle en guise de deuxième petit déjeuner, et elle humait l'odeur d'huile du remblai comme si elle buvait. Elle purléçait ses fines lèvres joliment

dessinées, sans être certaine d'apprécier. Flulette quand elle était petite, Jadzia avait vu son corps grossir comme une boule de neige et, à l'âge de dix-huit ans, la quantité de peau prévue pour sa taille s'était remplie au maximum, seuls restaient minces ses mollets et ses avant-bras. Elle n'adoptait jamais une position parfaitement verticale, comme poussée sur la droite par une force invisible ou comme pour esquiver un coup puissant. Elle portait de grandes culottes en coton que Zofia cousait pour elle, et elle coiffait ses cheveux blond cendré devant le miroir de l'entrée en y plantant des épingles et en se penchant d'un côté ou de l'autre pour saisir son reflet fuyant. On ne la voyait que sous un certain angle et à la lumière du jour. Lorsque pourtant on regardait Jadzia en plein soleil, ses contours étaient flous et flottants comme du sable chaud. Ceux qui avaient échangé un bonjour avec elle en chemin n'étaient pas certains, parfois, d'avoir effectivement croisé Jadzia Maślak qui s'en allait à la gare, peut-être avaient-ils seulement rêvé. La nuit, Jadzia était saisie d'une peine immense, un sentiment indéfinissable qu'elle confondait avec son envie familière de douceurs, elle soupirait, sortait de sous son oreiller un grumeau de sucre qu'elle suçait jusqu'à ce qu'elle trouve le sommeil. Elle suivait docilement les recommandations de sa mère dont l'obsession de la propreté se limitait à la toilette intime à l'eau chaude vinaigrée. Chez elles, les assiettes collaient à la table, les chauves-souris piaillaient la nuit au grenier, les souris faisaient leur nid parmi les peaux de lapin putréfiées dont était rempli chaque tiroir de la maison, mais jamais Zofia n'oubliait l'eau bouillante et le vinaigre. Chaque soir Jadzia s'accroupissait juste après sa mère dans le bassin en métal où ses fesses de plus en plus volumineuses avaient du mal à se caser. Le vinaigre picotait et parfois c'était agréable. Après sa toilette elle introduisait ses doigts entre ses jambes et reniflait pour vérifier que l'odeur de la saleté et des microbes ne filtrait pas sous la fraîcheur vinaigrée.

Une fois en chemise de nuit, Jadzia lisait des romans d'amour et tournait lentement les pages de son doigt humecté de salive. Elle avait soif de belles histoires, elle se réjouissait des bonheurs et des malheurs extraordinaires qui survenaient peu souvent, hélas! à Zalesie, mais l'institutrice, madame

Gorgól, lui prêtait des livres, heureusement. Jadzia aimait par-dessus tout *La Lépreuse*<sup>1</sup>, qu'elle lisait inlassablement, comme envoûtée, à la lumière de la lampe à pétrole, au grand dam de Zofia. Le lendemain matin, les yeux couleur de groseilles à maquereau de Jadzia étaient fatigués, on aurait dit de l'encre délavée. Elle s'imaginait parfois allongée sur une herbe soyeuse, tandis que le comte Michorowski la couvrait de son corps comme d'une couverture, tel le couvercle d'un cercueil drapé d'un tissu de satin. Dans ses rêveries elle ne faisait rien d'autre: elle était là, tout simplement, et le comte arrivait devant l'hôpital de Skierniewice, en voiture, en carrosse, et il l'emmenait dans une prairie à l'étranger. Peut-être dans cette belle Union soviétique dont on parlait à l'école, là où régnait le camarade Staline dont les lèvres étaient plus douces que des framboises, comme le disait la chanson, et où les fleuves au nom étrange étaient immenses, impétueux. Et, dans ses rêveries, les autres filles étaient bien obligées de constater que c'était elle, Jadzia, qui avait été choisie par le comte. Toutes ses camarades – Gabrysia, qui se maquillait les yeux en bleu, Teresa, qui portait des chaussures aux talons qui claquaient – voyaient bien que c'était avec elle et non avec une autre que s'éloignait le comte étranger, et que le voile ondoyait sur sa tête à elle et non sur celle d'une autre. Ô comte, je t'appartiens! rêvait Jadzia, emmène-moi pour toujours dans les contrées lointaines.

L'épisode le plus romantique de sa vie de jeune fille avait été la visite d'un inconnu étranger qui avait débarqué à Zalesie un beau jour d'été. Le jeune homme était arrivé jusque chez elles en voiture, déplaçant un nuage de cendre qui servait à boucher les trous du chemin vicinal. Il avait soulevé son chapeau, bonjour, mesdames, serait-il possible, avait-il lancé de derrière la barrière, serait-il possible de vous demander un verre d'eau? Sans s'annoncer, il s'était retrouvé soudain à leur portail alors que, attablées sous le noyer, habillées n'importe comment, elles dénoyaient toutes deux des cerises pour les confitures! Les noyaux percutaient avec fracas le

---

1. *La Lépreuse (Trędowata)*: roman mélodramatique de Helena Mniszek écrit au début du XX<sup>e</sup> siècle, l'un des plus célèbres du genre en Pologne. Le comte Waldemar Michorowski en est l'une des figures principales.

saladier, éclaboussant la mère et la fille, ah! si au moins elles avaient eu le temps de faire un brin de toilette, de se passer un coup de peigne, avant que cet étranger leur demande à l'improviste un verre d'eau. Il était vêtu comme s'il sortait tout droit d'un magazine féminin, racontait Jadzia à Dominika, c'est vrai quoi; débarquer comme ça chez elles, un jour de semaine, coiffé d'un chapeau, demander un verre d'eau, alors qu'elles n'avaient chez elles que des timbales? L'étranger parlait comme si l'un des noyaux de cerise s'était attardé sous sa langue, et elles n'arrivaient pas à comprendre certains mots, mais il se comportait gentiment et avec respect. Il avait bu de l'eau, mangé deux poignées de cerises qu'il avait saupoudrées de sucre et s'était essuyé les mains dans un mouchoir blanc sorti de la poche de son veston. Mon Dieu! Qu'un homme, dans un mouchoir blanc, un jour de semaine, s'essuie ainsi les mains? Il était très jeune pourtant, mais d'emblée il avait paru plus âgé à Jadzia, et au fil du temps qui passait il prendrait de l'âge dans son récit. Oh! certainement il était plus vieux qu'elle, c'est vrai, se promener ainsi en veston, en chapeau! D'ailleurs, un homme devait forcément être plus vieux. L'étranger posait des questions sur les dahlias: et comment fait-on pour en obtenir des roses et d'aussi grands? Et tout de suite après, à brûle-pourpoint, sur la maison: et le grenier, est-ce qu'il est grand? Sur les pommiers: donnent-ils des fruits? Sont-ils greffés? Et aussi sur la guerre, et tout cela d'une manière si habile qu'à la fin elles ne pouvaient en aucune façon se rappeler comment ils en étaient venus à ces questions, et comment un inconnu, qui ne s'était même pas présenté, puisse leur poser ces questions dans leur jardin en mangeant des cerises à leur table. Zofia fixait le visage de l'étranger comme si elle plongeait le regard au fond d'un puits où elle aurait laissé tomber quelque chose de précieux, mais, au lieu d'un scintillement doré, elle n'y voyait que la surface lisse de l'eau et son propre reflet déformé. Déçue, elle détournait la tête et jetait les cerises dans le dénoyauteur. Mais arrête un peu, maman, avec ce dénoyauteur! Il ne manquerait plus qu'elle éclabousse de jus de cerise la chemise blanche comme neige de l'étranger, ou bien son visage. Mais cause toujours. Splash, splash! Quand pour toi c'est écrit, c'est un caillou dans l'eau. Fallait-il absolument

qu'en présence d'un étranger, un homme élégant, Zofia balance l'une des sentences de grand-mère Jadwiga, et tout à fait hors de propos d'ailleurs, qu'allait-il penser d'elles, se désolait Jadzia. Qu'elles étaient des campagnardes, un peu toquées, c'est ce qu'il se dirait, il ferait demi-tour et partirait, il ne reviendrait plus! Mon père, c'est un héros de guerre. Il est tombé avec les honneurs, couvert de fleurs de pommier, répondait-elle à une autre question de l'invité, devançant sa mère qui s'assombrit davantage encore sans plus dire un mot jusqu'à la fin de la visite.

Au moment des adieux, des mots étaient tombés, qui fourniraient à Jadzia le prélude à l'une de ses histoires romantiques où les cloches sonnent pour un mariage et où un voile couvre le visage de la mariée. Où le jeune marié est précieux comme le gros lot du Millionnaire, et il attend, à l'écart, pas encore déballé, de sorte qu'on ne voit pas ce qu'il contient et on peut rêver et rêver encore. Je reviendrai un jour, peut-être, dit l'étranger en regardant Jadzia dans les yeux, un jour je reviendrai peut-être manger des cerises. C'était dit d'une manière si fine et significative (mais qu'est-ce que cela signifiait?), comme aurait pu le dire le comte de *La Lépreuse*, pas un homme commun, ordinaire. Un Wiesiek Dorosz ou un Czesiek Kociub pouvaient lui lancer tout au plus, eh, Jadzia, tu viendras, hein, au bal à La Sapinette, pour danser? tout en gardant les yeux fixés non pas sur ses yeux mais sur ses tétons. Pas un sou de romantisme, vraiment! Jadzia repoussait les mains et les lèvres de Wiesiek et de Czesiek qu'elle ne parvenait jamais à différencier, et se prenait à rêver de l'étranger, du gentilhomme, du comte et des contrées lointaines vers lesquelles elle se laisserait emporter comme un courrier sans adresse de retour.

Mais on ne trouvait plus de gentilshommes à Zalesie, et on avait transformé le manoir en école, centre de santé et magasin d'alimentation, en prenant soin d'en emporter au préalable tout ce qui ne l'avait pas été par les occupants allemands, qui avaient quitté les lieux, et par les occupants soviétiques, qui se faisaient passer pour des libérateurs. Privée de points de comparaison et avec des fausses notes, Jadzia fredonnait «*la pauvre Rebecca attend dans l'oubli que tu reviennes la chercher*», mais il n'y eut aucune suite, plus de

cerises mangées dans la paume délicate de l'homme, juste une promesse non tenue, des mouches qui dansent au soleil couchant, une voiture qui s'éloigne et rien de plus. Après son stage à l'hôpital de Skierniewice, Jadzia obtint un travail au nouveau dispensaire de Zalesie, et le comte Michorowski prit bientôt les traits de Maciej Malczyk, l'un des médecins qui y exerçaient. Un nom qui commence aussi par M! Le cœur de Jadzia avait chaviré à ce signe. Avec ses premières économies elle s'était fait faire un petit manteau pied-de-poule avec un col en fourrure de lapin, de ceux qui semblaient le moins rongés par les mouches et les mites dans les coffres de sa mère. Elle avait acheté chez une Tsigane rousse au marché de Skierniewice un parfum soviétique, Pavot rouge, et dans un magasin d'État un sac à main et des bottes assorties. Elle était prête à réaliser les rêves taillés à sa mesure. Avant la messe dominicale elle s'était regardée dans le vieux miroir de l'entrée, où elle avait vu le reflet d'une silhouette immergée dans l'eau. Une femme aux yeux foncés, aux cheveux crépus comme du crin, au visage blanc comme un os, qui ne ressemblait en rien à Jadzia, éclaboussa d'eau froide son visage et disparut trop vite pour lui laisser le temps d'y croire.

Jadzia s'en fut à l'église par la route verglacée qui traversait le village, en marchant prudemment dans ses nouvelles bottes; en arrivant près de la cabane de Gorgól, elle trébucha. Elle fit des moulinets avec ses bras, s'écria «Aïe, aïe, aïe!», laissa tomber son sac à main qui fila deux mètres plus loin et éclata comme une pastèque, dévoilant son intérieur rouge satiné. Jadzia ne parvint pas à rétablir son équilibre, elle tomba et se cassa le bras droit en trois endroits. Lorsque, dans l'ambulance, on découpa la manche de son nouveau manteau, elle vit un os jaune effilé et de la chair en lambeaux: ses yeux couleur de groseilles à maquereau se réfugièrent dans les profondeurs de son crâne, elle perdit connaissance. La conséquence la plus grave se révéla être une fracture au poignet qui endommagea le nerf, et Jadzia ne récupéra jamais l'agilité de sa main droite. Elle ne pouvait plus déplier son index et son majeur, et les ordres lancés par son cerveau se perdaient toujours quelque part aux environs du coude. Elle ne pouvait lever le bras qu'après l'avoir aidé, et lorsqu'elle l'agitait on aurait dit la caricature d'une Jadzia retombée

en enfance. Depuis ce jour-là, elle maintenait son avant-bras droit légèrement fléchi et serré contre son flanc, et elle le soutenait de son bras valide. Elle le plaquait sous sa lourde poitrine où il se logeait comme dans un vison bien chaud. Elle fut reconnue inapte au travail dans son métier et revint à son point de départ, délestée d'une manche de manteau, d'un avenir à peu près assuré et d'un sac à main qui, dans la confusion, avait disparu on ne savait où. Le docteur Malczyk convola six mois plus tard avec la nouvelle infirmière, Gabrysia aux paupières bleues, et à l'église ils occupaient le premier rang, alors que pourtant un bébé leur était né sept mois à peine après le mariage. Madame Malczyk avait une coiffure permanentée et des boucles d'oreilles en or, et à la voir il était difficile de deviner d'un simple coup d'œil qu'elle vivait la vie que Jadzia Maślak s'était imaginée pour elle-même. Toujours de plus en plus grosse et de plus en plus lourde, Jadzia se traînait au magasin du village pour aller chercher des bonbons Coucou qu'elle suçait à se blesser la langue jusqu'au sang. Elle crachait une salive sucrée, marron, et pensait à la tuberculose dont deux jeunes filles étaient mortes au printemps dernier à Zalesie, après avoir rendu leurs poumons, morceau après morceau. Quelqu'un pleurerait-il ma mort? s'interrogeait-elle. Au printemps elle restait allongée dans les hautes herbes au bord de la Pelcznica, à l'endroit où de nombreuses années auparavant on avait retrouvé son père. Elle fermait les yeux, offrait son visage aux pétales qui tombaient des pommiers sauvages et s'imaginait qu'elle était morte comme l'une de ces saintes dont les corps sentaient les fleurs, la violette et le muguet, bien des années après qu'on les eut mises en terre.

Le courrier d'oncle Kazimierz était arrivé juste avant Noël et avait surpris Zofia. Depuis longtemps elle ne recevait plus de lettres et elle n'avait pas revu depuis plus de dix ans son parent qui, juste après la guerre, était parti pour les Territoires recouverts<sup>1</sup>. Kazimierz était le cousin de son mari, Maciek, du

---

1. Territoires recouverts ou Terres recouvrees: désignent des terres situées au nord de la Pologne et à l'ouest de la ligne Oder-Neisse, qui, jusqu'au XIV<sup>e</sup> siècle, avaient fait partie de la Pologne; devenues allemandes par la suite, ces terres ont été «rendues» à la Pologne après la Seconde Guerre

village de Brzezina, où un homme sur deux était un Maślak ou un Straż. Zofia ne l'avait jamais aimé, soupçonnant que les ragots sur ses trafics avec les Allemands pendant la guerre comportaient une part de vérité. Celui-là savait toujours où trouver de la graisse de rat, disait de Kazimierz Jadwiga Straż, la meunière de Brzezina (celle qui avait donné son prénom à Jadzia), spécialiste dans l'art de composer des sentences et des dictons dont elle seule comprenait le sens. L'oncle Kazimierz envoyait à Zofia et à Jadzia des cartes postales sur lesquelles l'inscription allemande *Waldenburg* était en partie masquée par le tampon violet de Wałbrzych, et qui, plus tard, disparaîtrait complètement. L'oncle faisait part de sa réussite. Zofia lui répondait tout aussi laconiquement, informant son parent de ses revers de fortune dont le dernier en date, l'accident de Jadzia. Eh bien! Jadzia n'avait qu'à venir à Wałbrzych, écrivait Kazimierz dans une lettre que Zofia relut plusieurs fois, car, apprécié ou pas, Kazimierz Maślak restait son unique parent encore de ce monde. Il promettait à Jadzia un travail de bureau. Peut-être même aurait-elle la chance de devenir secrétaire auprès d'un directeur. Elle lui préparerait son café, verserait du cognac bulgare aux invités, elle apprendrait le b.a.-ba en deux temps trois mouvements. Une seule main valide y suffirait largement, et un joli minois par-dessus le marché ne gênerait rien, au contraire. Kazimierz Maślak écrivait qu'en vérité à Wałbrzych on trouvait un tas de nationalités différentes et qu'il n'y manquait pas de Tsiganes ou autres barbares; quant aux youpins, ils faisaient la loi tout comme avant la guerre, c'en était même étonnant qu'ils soient toujours aussi nombreux, mais la ville était riche, elle reposait sur les mines. L'or noir, qu'on disait, en parlant du charbon. Et puis on pouvait aussi, au besoin, se faire de l'argent par d'autres moyens. Les Russkoffs dans les casernes, les Allemands, les Tsiganes, ils trafiquaient tous, avec ce qu'ils avaient sous la main. Le principal était de

---

mondiale. La délimitation de la frontière polonaise a été fixée lors de la conférence de Potsdam; les frontières ont été déplacées vers l'ouest. Des millions d'Allemands furent alors expulsés de ces territoires qui devaient être repeuplés d'office par des Polonais des régions de l'est de la Pologne, devenues désormais soviétiques.

savoir se démener et trouver les bonnes combines. Pour ça, il avait déjà sa petite idée, l'oncle Kazimierz: il offrirait à Jadzia le logement et une partie des repas chez lui. Pour le déjeuner, elle pourrait manger pour pas cher au restaurant d'entreprise où, mis à part les lundis et les vendredis, elle aurait toujours un plat avec de la viande. Que Jadzia fasse donc sa valise, il lui enverrait un mandat pour le billet juste après le Nouvel An. Quand elle aurait gagné un peu d'argent, elle le rembourserait. Elle n'aura qu'à descendre à la gare de la Ville et attendre. Quoiqu'il n'aimât pas dépenser pour rien, Kazimierz consentit à un recommandé en express. Il avait fait ses calculs en remplaçant les attributs féminins de sa femme, Barbara, la petite Basia, qui lui avaient déjà bien servi, même s'il était toujours sans héritier, par la douceur entrevue chez sa parente. Elle avait tout juste douze ans, mais ses petits tétons pointaient déjà, et il fallait voir comme elle suçait goulûment les Coucou qu'il lui avait rapportés. La famille, c'est la famille! se dit Kazimierz Maślak en clappant de la langue, et il lécha l'enveloppe pour la coller.

Zofia rapiéça le manteau abîmé de Jadzia avec une nouvelle manche qui, par sa découpe et son motif, se distinguait quelque peu de la seconde; elle casa dans le cabas de sa fille six brioches à la confiture de fraises, ainsi que des œufs frais (une douzaine) et un collier de champignons séchés pour Kazimierz. Elle embrassa sa fille sur le front en guise d'au revoir et, sans se retourner, prit le chemin de la maison. Lorsque le train qui emportait Jadzia fut aspiré par un tunnel d'arbres, Zofia éprouva du soulagement, car elle avait l'impression qu'avec lui disparaissait l'odeur de roussi filtrant sous le vinaigre.

Au bout de vingt-quatre heures et de trois changements, Jadzia arriva en gare de Wałbrzych; elle attendit dans l'immense hall sous la coupole en faisant les cent pas, mais elle ne voyait pas arriver l'oncle Kazimierz. Elle n'osait pas entrer au bar de la gare d'où lui parvenait l'odeur alléchante des sandwiches au pâté, car jamais elle n'était allée dans ce genre d'endroit. Après avoir trottiné trois heures sur l'échiquier noir et blanc qui lui donnait un peu le tournis, Jadzia alla faire pipi dans les toilettes de la gare; sur la porte il était écrit: «*Damen*»; en dessous, à la craie: «*Dames*»; et plus bas

encore, noté avec quelque chose de marron: «Putains». Jadzia redressa son col en fourrure de lapin d'où s'échappaient des touffes de poils à chacune de ses respirations, et elle tâta dans sa poche le papier avec l'adresse de son oncle. Elle finit par sortir de la gare et sentit dans l'air glacial la poussière de charbon; le ciel était couleur vert d'eau, il ondoyait comme un drap qu'on étire à quatre mains après la lessive. Tout était verglacé! La ville entière était glissante cet hiver-là, et les hôpitaux remplis de petites vieilles en fichus à fleurs aux membres cassés et plâtrés que les familles ne reprenaient pas en temps voulu, car elles avaient sans elles davantage de place et celle-ci était rapidement occupée. Les poivrots tombaient directement des trottoirs sous les voitures qui valsaient, les enfants mal nourris dévalaient des terrils pour se retrouver sur la route et les crématoriums des hôpitaux peinaient à brûler les membres amputés. Le vent happait des lambeaux de fumée grasse dont il déposait des éclaboussures sur les maisons, des grumeaux noirs s'agglutinaient en une carapace qui s'installait sur les tas de neige encombrant les rues. Jadzia, pendant ce temps, un pas après l'autre, descendit les marches en crabe, et la voilà déjà au milieu de l'escalier; de sa main gauche elle tient sa valise, la droite, serrée contre son torse, est embarrassée par le panier rempli d'œufs. L'histoire de Jadzia Maślak et celle de Stefan Chmura sont sur le point de s'imbriquer, elles connaîtront quelques anicroches, qui finiront par s'aplanir avec les années. L'ajustement nécessite en effet du temps, de la persévérance, et au minimum deux surfaces appropriées. Tout cela est à portée de main. Les versions connaîtront des variantes, on les adaptera selon la situation: Stefan voulait-il acheter des cigarettes au kiosque de la gare en revenant de son poste de nuit? Ou peut-être avait-il eu envie d'une orangeade, malgré le froid, pour apaiser sa gorge sèche, car il ne rentrait pas du travail, mais était allé boire quelques verres avec Kowalik. Toujours est-il que déjà Jadzia perd l'équilibre, déjà, son panier rempli d'œufs lui échappe et la voilà qui dégringole le long des marches, agite les bras, piaille oh mon Dieu! Stefan prend appui sur ses jambes maigres et ouvre grand les bras. Comme elle dégringole joliment! Comme une miche de pain frais, comme une motte de beurre, comme un agneau en sucre et en biscuit. Et

le voilà qui, tel le pionnier Timour<sup>1</sup> avec son foulard rouge, la rattrape, Stefan le boy-scout, le héros, fléchit sous le poids, mais retrouve vite son aplomb.

À l'occasion des fêtes d'anniversaire ou de la Sainte-Barbe, mais aussi aux bals de la Saint-Sylvestre, Stefan Chmura rejouerait à maintes reprises la scène de l'escalier, et il serait applaudi par ses collègues mineurs. Elle tombait, il l'a rattrapée, c'est ce qui s'appelle le destin, et cela lui plaît beaucoup. Stefan travaille à la mine, sa vie rappelle un présent fraîchement déballé, commandé à saint Nicolas ou à *Ded Moroz*<sup>2</sup> ou aux deux à la fois peut-être, du bonheur on n'en a jamais assez. D'autant qu'on ne savait pas réellement lequel des deux avait écarté l'autre, peut-être s'affairaient-ils en duo à la distribution des cadeaux, et passaient-ils leur temps libre à boire de la vodka en compagnie de Sniegourotchka? Pour le traditionnel saut par-dessus le tablier de cuir qui mettait fin aux études à l'école minière<sup>3</sup>, Stefan avait bondi si haut qu'on l'aurait cru chaussé de bottes de sept lieues, il était fier comme Artaban. N'obtenait pas son cuir le premier freluquet venu! Avec un cuir, on cessait d'être un renard, on devenait un vrai mineur. Ce cuir, c'était pas rien, pas juste un morceau de peau en forme de tablier, mais le symbole de l'honneur minier. C'était quelqu'un, un mineur, et pas n'importe qui! Ça extrayait de l'or noir, on en parlait à la télévision, dans les journaux. Stefan avait bien retenu toutes les paroles du directeur des Mines à la cérémonie d'adoubement du mineur. Si le mineur commettait un acte indigne, son cuir lui était retiré, et c'était fini pour lui, terminé. Un mineur sans son cuir était un mineur sans honneur, et Stefan ne comptait pas en arriver là. Lorsque le directeur avait prononcé son nom, Stefan le renard s'était retrouvé au centre de la grande salle sur ses jambes légèrement arquées et chancelantes.

---

1. *Le Serment de Timour*: film soviétique (1942) où Timour est un jeune pionnier, qui vient en aide à ceux qui en ont besoin.

2. *Ded Moroz* est l'«équivalent» du Père Noël en URSS et dans certains pays de l'Est; il distribue des cadeaux aux enfants pour le Nouvel An en compagnie de sa «fille des Neiges» Sniegourotchka.

3. Ancienne tradition dans les mines de Pologne et d'Autriche. Tant qu'ils n'ont pas effectué ce rituel d'admission, les apprentis mineurs sont appelés des «renards».

Allons-nous accepter le renard Chmura dans notre corporation de mineurs? demanda le maître de cérémonie, et tous de répondre: – Que le renard Chmura nous montre de quoi il est capable! Roulement de tambour, et le chœur de demander: – Qui voit-on arriver là-haut? Qui voit-on arriver? Oh là, qui? – C'est le renard Stefan! répondit Stefan et ses yeux en picotèrent d'émotion. Et que veut-il, le renard? Faire partie de la corporation des mineurs! Faire partie de la corporation des mineurs! Je veux faire partie de la corporation des mineurs. – Oh là! La fameuse corporation des mineurs polonais. Connaît-il bien notre loi? Connaît-il bien notre loi? Oh là! Connaît-il réellement la loi des mineurs polonais? Le chœur était inlassable. – Il connaît bien cette loi, répondit Stefan dans un cri, et ce fut là son unique erreur, car la réponse devait être «je» connais et non pas «il». – Connaît-il l'obscurité des mines? Connaît-il l'obscurité menaçante des mines? Oh là! L'obscurité des mines? – Je connais l'obscurité des mines et le labeur! Je souhaite mener ce labeur toute ma vie comme aujourd'hui ce chant. Mener ce labeur avec fierté. Oui, le mener avec fierté, assura le renard Chmura. Le chœur reconnut que ce serait suffisant: – Il connaît notre loi, oh là! Il connaît notre loi. Que le renard Chmura entre dans notre fameuse corporation, la corporation des mineurs polonais. En tenue d'apparat, des aigrettes rouges ornant les shakos, l'orchestre tout entier était avec lui; roulement des tambours! et quels tambours, allez! Stefan prit son envol pour effectuer son saut par-dessus le cuir. Il se propulsa dans les airs, comme catapulté, et l'amphithéâtre tout entier leva la tête, car il perfora le plafond et s'envola telle une fusée soviétique à la conquête du cosmos. Un trou dans le toit, le plâtre qui s'éparpille, le soleil qui pénètre dans la salle de gymnastique, le chant des oiseaux, mais aucune trace de Stefan. Ses collègues avaient les yeux tournés vers le ciel et attendaient. Reviendra? Reviendra pas?

Et depuis ce jour-là Stefan avait l'impression d'être en permanence chatouillé de l'intérieur, il s'était grisé d'air cosmique, et de petites bulles s'étaient infiltrées dans son sang. Il n'était pas gros, mais commençait pourtant à attraper une petite bedaine où quelque chose gargouillait et glougloutait sans cesse. Il se regardait dans le miroir chez le coiffeur de

Szczawienko et parlait comme un homme, un vrai: très court, monsieur Antos, s'il vous plaît, et laissez les favoris, je vous prie. Waciak, l'ingénieur, portait des favoris, Stefan avait donc décidé de les laisser pousser lui aussi; ils lui conféraient, estimait-il, de la virilité et de la solennité. Antos coupait, et lui chantonnait: *Déjà s'élève une douce voix / Donne vite un baiser à ta chérie, / Et presse-toi au pays des gnomes souterrains / Le travail nous y attend / Bonne chance, bonne chance / Dieu nous bénisse!* Sa petite Jadzia bien-aimée, c'était la cerise sur le gâteau. Que tout le monde sache comment cela s'était passé, même si son épouse lui donnait des coups de pied sous la table en répétant: arrête de te donner en spectacle, Stefek, voyons! Mais essayez donc d'arrêter Stefan le comédien. Il roule des épaules, la main en visière, il mime le moment où il a vu soudain Jadzia en difficulté sur les marches. Et aussitôt après le point culminant, le rattrapage et la chute, la chute et le rattrapage, le grand final. Jadzia dégringole, et hop! Stefan, le mineur au regard d'aigle et aux épaules de gladiateur, la rattrape. Hosanna! Ce n'était plus un manteau aux deux manches dépareillées, ce n'étaient plus des œufs frais cassés, mais des bulles de champagne, du cognac bulgare, des roubles d'or et des perles, ce n'était plus Jadzia, mais sa Dziunia à lui, et ce n'était même plus Wałbrzych allez! mais la RFA, ou presque. La poupée s'est jetée sur moi et, moi, hop, ça y est je la tiens! Quelle féminité dans cette chute, quelle virilité dans ce rattrapage, la compagnie se confond en cris d'admiration. Allez, on va trinquer! lançait Stefan et il en était tout frétilant de bonheur. Son bonheur, c'était Jadzia. Jadzia, elle, espérait le bonheur pour plus tard.



## 2

Fais attention à la boue, Dziunia.

Stefan et Jadzia vont visiter pour la première fois le logement qui leur a été attribué au Mont-de-Sable, le nouveau quartier de Wałbrzych. Leur immeuble comporte dix entrées et onze étages avec terrasses. Les becs des grues oscillent, transportent des plaques de béton; sous les roues des camions, le sable se transforme en boue qui gicle comme un crachat qu'on envoie lèvres serrées. Monsieur et madame Chmura ont obtenu un F3 au neuvième étage. Il est composé d'une salle à manger où sera installé le convertible qu'on dépliera la nuit pour les parents, d'une chambre d'enfant, d'une cuisine et d'une salle de bains avec toilettes. Et partout des radiateurs. C'est une chance inouïe.

Et tout ça grâce à l'ingéniosité de Stefan. C'est fini, on ne vivra plus serrés comme des sardines dans un taudis hérité des Allemands, finies les armoires récupérées des hitlériens et les cuvettes de toilettes des gestapistes, finis les poêles qui, récemment encore, avaient provoqué l'intoxication d'un homme dans le quartier de Szczawienko, une maison plus bas. Ils auraient pu attendre jusqu'à perpète, disait Stefan à Jadzia, s'il n'avait pas su y faire avec les gens. S'il n'avait pas su, par exemple, comment approcher l'ingénieur Waciak, comment le flatter pour qu'il s'imagine qu'on lui lèche le cul. Même

si, y a pas à dire, être apprécié par un tel homme, c'était quelque chose, on se sentait bien tout à coup. Tu comprends, Dziunia? Stefan a entendu dire par les plus vieux du fond, et Jadzia le répète après lui, que Waciak était devenu un gros bonnet, au point qu'il en pétaït plus haut que son cul. Il faisait tout pour remplacer le directeur. Il frétilait autour de Mrugała, le vice-directeur. Et cet homme, qui irait loin, s'était adressé à Stefan en lui donnant du fils. Fils, qu'il a dit, Dziunia, et il a trinqué avec moi, d'égal à égal. Je te promets de faire avancer ton affaire, fils, avait-il dit, j'ai mes entrées à la coopérative. Et l'essentiel était bien d'avoir ses entrées et le bras long, Stefan n'arrêtait pas de le répéter à Jadzia. Jadzia, pour sa part, avait les bras en compote à force de devoir faire la lessive, des bras, elle n'en avait pas de rechange, mais Stefan lui promettait une machine à laver automatique un jour. Il projetait aussi d'avoir un salon et un ensemble mural laqué comme ils en avaient vu chez Grzebieluch, le chef porion, le jour de sa fête. Dis-moi, Dziunia, as-tu jamais vu là-bas dans ton village un salon pareil?

Le chef porion Grzebieluch, Stefan l'admirait autant que l'ingénieur Waciak, et même davantage encore. Toi, tu regardes, et tu retiens bien, qu'il avait dit à Dziunia, quand ils étaient à la fête. Lorsque Grzebieluch avait ouvert le bar, la clarté jaillissante avait carrément ébloui Stefan! L'intérieur du bar était éclairé, démultiplié par un miroir! Et partout dedans, bien rangées, des petites bouteilles contenant de l'alcool. Sitôt leur contenu vidé, on y versait du thé pour continuer de faire joli, car vraiment quel dommage de jeter ce qui est beau. L'ensemble mural tout entier était par ailleurs si richement garni en cristaux, en figurines, qu'on n'aurait pas pu y glisser un seul doigt. Qu'est-ce qu'on n'y trouvait pas! Des sucriers, des bols, des vases, des coffrets, des chopes, des pots et des coupelles avec de petites cuillères en cristal. Et aussi des figurines cocasses, des petits chiens, des petits chats, des Vierge Marie. Dans les vases en cristal, du lilas, des roses, des gerberas, on aurait dit de vraies fleurs, fraîchement cueillies. Tout était si étincelant, si parfaitement rangé, que des arcs-en-ciel s'embrasaient au milieu des cristaux, ils vous éblouissaient à vous faire mal aux yeux. Et dans les pots, du muguet qui sentait bon, des shampoings colorés. Et la

femme de Grzebieluch qui ne cessait d'apporter des assiettes avec ceci ou cela, et tout était si délicieux, à faire saliver, généreusement arrosé. Sacrée collection de verres! Elle agitait la main en entendant les compliments sincères de Stefan, bah! quoi de plus normal pour elle que son salon soit plein à craquer de cristaux. Heureusement qu'elle n'était pas du goût de Stefan (trop maigre), car ce trop-plein de beauté l'aurait tué comme un rien, à la fête du chef porion. Mais quels magnifiques cristaux, Stefan, quels magnifiques cristaux, ne cessait de soupirer Jadzia tandis qu'ils rentraient chez eux par le bus de nuit, c'est fait chez nous, tu crois, ou bien ça vient de chez les Tchèques? Tu imagines la fortune que ça représente en zlotys?

Quand enfin ils auraient leur propre appartement au Mont-de-Sable, eux aussi fêteraient la Sainte-Jadwiga et la Saint-Stefan, eux aussi se montreraient. Et à la fin, avec le café, ils offriraient eux aussi des bonbons dans une coupelle en cristal à l'anse recourbée, en cristal également. Stefan expliquait à Dziunia comment tendre aux invités les bonbons enrobés de chocolat, d'un air un peu dégoûté, comme s'ils en mangeaient tous les jours, eux, des chocolats russes, et non qu'ils les gardaient dans leur bar juste pour les invités. Stefan n'en pouvait plus d'attendre cet instant. L'impatience le travaillait tant de l'intérieur qu'il en laissait échapper quelques pets. Jadzia ouvrait aussitôt la fenêtre, eh! espèce de cochon, disait-elle, elle fronçait le nez, s'éventait avec son torchon. La fois suivante, pour la faire rire, Stefan entrouvrait lui-même la fenêtre, y exposait son derrière: sauve-toi, l'Allemand, je vais tirer! C'étaient des petits jeux entre eux, devant des étrangers, ça ne se faisait pas, mais là, on était entre nous. Après le travail Stefan faisait parfois un détour pour vérifier l'état d'avancement de leur maison. Le vent balayait ses cheveux couleur d'épluchures et extirpait des larmes de ses yeux cernés de charbon; Stefan comptait les étages et il organisait sa fête en pensée, il ouvrait le bar d'un ensemble mural inexistant. Tout cela à présent devenait réalité, Stefan Chmura avait fini par l'avoir, son appartement sur le Mont-de-Sable.

La nouvelle banlieue de Wałbrzych avait poussé sur un coteau envahi de bouleaux courbés par le vent. Des murs de neige s'abattaient sur son sommet en hiver et tenaient

jusqu'en mai, couverts d'une carapace noire comme une peau brûlée. Au cours des autres saisons s'amoncelaient ici tous les déchets des environs, déposés par le vent; les tempêtes printanières rapportaient même des journaux de Wrocław ou de Legnica. Ballottés par la tempête, des papiers volaient, ainsi que des bouts de chiffon, des tubes rouillés, des oiseaux morts et des crottes de chien. Parfois aussi, de par-delà la frontière occidentale, parvenaient des emballages de chocolat allemand avec l'inscription «Milka», des images d'une vache souriante, et l'odeur encore perceptible de cacao. Les enfants du Mont-de-Sable les ramassaient, lissaient de leurs ongles la feuille d'aluminium qu'ils reniflaient jusqu'à ce qu'ait disparu l'odeur sucrée. Avant la guerre le coteau venteux s'appelait Sandberg. C'est ce qui était écrit sur la carte que Halina Chmura, la mère de Stefan, avait trouvée dans la maison de Szczawienko abandonnée par les locataires précédents. Les lettres gothiques étaient plantées au garde-à-vous parmi les arbustes et les broussailles, trois bâtons pour un buisson, comme des poils poussant sur une verrue. Le sable dont était composée la montagne servait à la fabrication du verre dans la fonderie de Wałbrzych. Les Allemands n'avaient jamais construit sur le coteau, les vieilles maisons ouvrières qu'ils avaient laissées s'arrêtaient au pied du Mont-de-Sable et dressaient vers lui les fenêtres de leur cuisine et de leur salle de bains. On rechignait même à y faire paître les chèvres, et l'endroit ne semblait guère plus approprié aux couples qui cherchaient un moment de tranquillité. *Diese Hure von Sandberg*<sup>1</sup>, disait-on des jeunes filles qui, sans tenir compte de la possibilité de perdre leur réputation, ce qui était bien plus irréversible que de perdre sa vertu, n'hésitaient pas à s'accoupler dans les buissons du Mont-de-Sable avec un Hans ou autre Fritz. Avant la guerre la ville laissait le Mont-de-Sable hors de ses frontières, mais aujourd'hui elle l'avait englouti et commençait à le digérer, le Mont ne lui échapperait plus. Si *Frau Emmel* revenait sur le Mont-de-Sable, elle qui, en mangeant un *kuchen*, aimait *gucken* de derrière les rideaux de sa fenêtre, elle verrait le coteau dépouillé de sa peau verte et fumant comme de la viande fraîche. *Frau*

---

1. «Cette pute du Mont-de-Sable.»

Reuswig n'en croirait pas ses yeux myopes et attendrait que Jürgen rentre du travail, où il soufflait des boccoux du matin au soir à la fonderie de verre, pour qu'il lui confirme que ce n'étaient pas des hallucinations. Ils ne reconnaîtraient pas Sandberg et, pour être certains qu'il s'agissait toujours de la même ville, ils devraient interpréter directement le langage de leur mémoire: ici poussait un bouleau courbé comme un nain bossu, et là-bas, à quelque deux ou trois pas sur la gauche, on cueillait du trèfle pour les lapins. Plus loin, là où maintenant se hissait un chemin boueux, *Heilige Mutter Gottes!* Grand-mère avait enterré un service de table bavarois pour douze personnes, avec des petites roses roses comme jamais plus nulle part on n'en trouverait, dirait *Frau Emmel*.

Sur la colline de sable décalottée comme la coquille d'un œuf, plusieurs blocs sont achevés, prêts à accueillir leurs locataires. Certains, comme Stefan, ont grandi dans les maisons des Allemands, occupées par des parents que des terres perdues avaient jetés sur les Terres recouvrées, d'autres avaient été arrachés de leurs villages de Mazovie pour être répandus dans les mines de Wałbrzych comme des pommes de terre tombant d'un chariot ivre. Dans leurs valises les uns rapportaient des Vierges de la Porte de l'Aurore, d'autres, des Vierges de Częstochowa, qui avaient laissé des rectangles pâlis sur les murs blanchis à la chaux. Là-bas, dans ces villages d'où ils venaient les uns et les autres, ils ne devaient pas prendre beaucoup de place, et cela les unissait dans une vigilance réciproque. Courbés au-dessus de la table pour tendre le premier la cuillère; sur la paillasse entre le frère et la sœur pour avoir plus chaud; la tête dans les épaules et le bonnet à la main en espérant obtenir à force de quémander, ils se redressaient à présent, lentement. Ils parlaient tous cette même langue rugueuse qui claquait comme des pommes de pin jetées sur le feu, mais souvent un voisin ne comprenait pas son voisin. Avec espoir et dans l'espérance, avec leurs valises en carton, ils sentaient déjà qu'ils avaient droit à davantage de place et ils s'étonnaient, mais comment expliquer qu'ils ne l'aient pas obtenue plus tôt? Ils se hissaient en haut de la colline, marchaient sur les talons de Jadzia et de Stefan; ils se hâtaient sur le chantier, forçant la cadence. Deux cents pour cent de la norme, deux cent cinquante! Les chambranles et

les châssis des fenêtres ne seraient donc pas idéalement droits au Mont-de-Sable. L'appartement de Jadzia et de Stefan au neuvième étage se révélerait bientôt de deux mètres carrés plus petit, mais en revanche de quelques centimètres plus haut que celui du septième, où s'installerait la famille Lepki avec leur fils Zbigniew. Deux portes plus loin, les Kowalik avec leurs deux enfants déjà grands qui leur arrivent aux hanches et la petite dernière, Edyta, tout juste fabriquée, qui s'étaient vu attribuer le onzième étage, jalouseraient leurs voisins du premier, les Pasiak, géniteurs d'une unique Jagienka et d'une niche parfaitement adaptée pour une armoire à trois portes qui s'était révélée chez eux trop peu profonde et de travers. Chacun avait quelque chose de moins bien et quelque chose de mieux, mais la différence pour l'instant était minime. Que tout le monde soit logé presque à la même enseigne au Mont-de-Sable était très agréable, la justice existait, en fin de compte.

Dans un instant Stefan demanderait à Jadzia de fermer les yeux et il lui ferait passer le seuil exactement comme il se l'était imaginé: il la porterait jusqu'à l'intérieur, et elle, tant bien que mal, le supporterait, quoique frigorifiée et les pieds blessés par ses nouvelles chaussures. Stefan le savait, allez, que les femmes aimaient ce genre de romantisme qu'il nommait, pour plaisanter, rhumatisme. Ne lui avait-elle pas demandé, Dziunia, lorsqu'il avait commencé à lui faire la cour, fais donc preuve d'un peu de romantisme, Stefek? Eh bien voilà, il tombait à genoux devant sa femme, portait la main à son cœur et lui faisait les yeux doux, ou bien il feignait de s'incliner devant elle, balayant la terre d'un chapeau qu'il n'avait jamais possédé. Sa Dziunia rhumatique! Un vrai sucre d'orge, et discrète comme une souris, et pourtant elle savait si bien l'entortiller parfois que Stefan en devenait fou d'amour. Sans s'en rendre compte, il exécutait ce qu'il n'avait pas envie d'accepter, et en promettait autant sur le crédit des cajoleries qui seraient bien vite dépensées, il faudrait contracter un nouvel emprunt. Jadzia faisait frémir ses fesses sur les genoux de Stefan, lui mitonnait des boulettes en sauce, ou bien à l'inverse lui offrait des jours impassibles, à balancer les assiettes en faisant la tête, comme si elle voulait le fusiller de son regard. Dis un peu, Dziunia,

la taquinait-il alors, ce petit pull dont tu m'as parlé l'autre jour, ça te plairait de l'avoir? Et elle de rétorquer, mais quel pull? Je l'ai déjà oublié, ce pull, comme si elle ne venait pas tout juste de couiner, un petit pull tout rose, tout doux, et elle n'aurait même pas un regard pour lui quand, de bon cœur, il lui dirait qu'ils pouvaient aller faire un saut jusqu'à ce grand magasin, essayer ce fameux pull et l'acheter tout de suite. Pour se faire pardonner par sa femme boudeuse, Stefan plaçait de l'argent un peu partout, dans des endroits cocasses: sous l'oreiller, dans son missel, et une fois même, collé à l'abattant de la cuvette des W.-C. Pour qu'elle sourie de nouveau, pour qu'avec le sourire elle fasse frémir ses fesses sur ses genoux, Stefan était prêt à lui offrir bien plus qu'un pull dans un grand magasin.

C'est pour sa Dziunia qu'il avait récemment passé son bac technique en suivant les cours du soir à l'école minière. Depuis leur mariage elle n'avait cessé de se plaindre à sa manière, si seulement tu avais ton bac, on aurait moins de mal à s'installer. Tous les autres ont déjà leur chez-soi, mais nous, quoi, on vit toujours chez la belle-mère à Szczawienko. Tu veux que je me tire une balle ou quoi? Il s'était donc mis à potasser toutes ces conneries sur le gardien des Aïeux et le phare des Conrad<sup>1</sup>. Et comme il avait une bonne mémoire, par deux fois il avait obtenu un «très bien» en récitation de poésie. Une fois avec Mickiewicz et les premiers vers de son *Messire Thadée*, qu'il n'avait eu aucun mal à retenir, à vrai dire, et la seconde avec *Baïonnette au canon*, de Władysław Broniewski. C'est celle qu'il aimait le plus, et d'ailleurs il en avait eu les larmes aux yeux, au moment de *boire le sang dans les poitrines et les chants*. Avec la dissertation de polonais, il s'en était bien tiré, car pour ce qui était de broder, il savait y faire depuis le temps où il avait dû expliquer à oncle Franciszek que ce n'était pas lui qui avait rongé l'os à moelle du bortsch, mais qu'apparemment son oncle avait

---

1. Adam Mickiewicz: grand poète romantique polonais, né à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle. *Les Aïeux* (*Dziady*), *Conrad Wallenrod* (*Konrad Wallenrod*) et *Messire Thadée* (*Pan Tadeusz*) sont trois de ses œuvres majeures. «Le Gardien de phare» («*Latarnik*») est une nouvelle de l'écrivain polonais Henryk Sienkiewicz, prix Nobel de littérature en 1905.

dû tomber sur un os maigre. À l'épreuve de russe il avait eu un «satisfaisant» et un «bien», et il avait acquis la certitude depuis qu'en plus de la récitation il avait du talent pour les langues et que, si seulement il le voulait, il pourrait *sprechen deutsch und speak english* sans problème. Stefan pensait régulièrement à son talent laissé en jachère et disait, tu sais, Dziunia, après la nouvelle année, je pourrais peut-être m'inscrire à des cours de langue à la maison de la culture des mines. Un beau jour, Stefan s'armerait d'audace arrosée de vodka et achèterait chez Empik un livre de grammaire avancée de l'allemand. Il prévoyait d'acheter celle pour débutants, mais finalement son orgueil l'avait empêché d'avouer à la vendeuse habillée sur son trente et un qu'à son âge il n'était qu'un débutant. J'aimerais une grammaire avancée de l'allemand, parce que je maîtrise déjà celle des débutants, et à la façon dont cette guenon l'avait regardé, il avait bien vu qu'elle était impressionnée. Elle avait même répété à sa collègue, donne donc à ce monsieur une grammaire allemande pour avancés, parce que monsieur maîtrise déjà celle des débutants. Stefan avait aussi jeté un coup d'œil à un gros livre bleu, mais il s'était dit qu'il était inutile d'étudier par à-coups, l'été viendrait, il aurait des congés, il en viendrait à bout en un rien de temps. Après la distribution des diplômes, en compagnie d'autres bacheliers adultes, Stefan se soula avec un tord-boyaux mélangé à une liqueur de coing, au parc Sobieski. Immense, à l'abandon, le parc s'étendait sur une petite colline située en plein centre de Wałbrzych. Ses sentiers sauvages étaient hérissés de petits hêtres dont on mangeait les graines en automne. Une colonie d'exhibitionnistes qui se multipliaient par bourgeonnement comme des champignons gris et humides y avait élu domicile. Les descentes de police laissaient passer entre leurs filets des individus immatures qui grandissaient en une semaine et prenaient la place de ceux qui avaient été ramassés. Pas moyen de les déloger. Les élèves des deux lycées voisins qui faisaient l'école buissonnière avaient fini par ne plus prêter attention à ces tristes sires en manteau gris qui, au pied de chaque arbre et derrière chaque buisson, montraient leur pénis à peine plus grand qu'un escargot de vigne. Il suffisait de taper du pied et ils disparaissaient gentiment pour s'arrêter à l'arbre suivant et

exhiber avec espoir ce que personne ne voulait regarder. Les heureux bacheliers du lycée technique firent tant de bruit que les plus petits habitants du parc Sobieski se hâtèrent de se réfugier sous les feuilles, tandis que les plus grands se précipitèrent dans la rue où, peu habitués à la lumière, leurs yeux se mirent à cligner pendant qu'ils piétinaient sur place en tenant serrés les pans de leur manteau jusqu'à ce que la fête se termine. Quel cauchemar, se retrouver ainsi au milieu de tant de femmes et ne rien pouvoir montrer!

Une fois son bac obtenu, Stefan passa au poste de surveillant, qui se situe juste au-dessus du simple mineur et qui est la voie toute tracée pour arriver jusqu'au porion. Et mon Dieu, la vie que ça mène, un porion! Stefan pétillait tant que de petites bulles lui chatouillaient les narines, et il fallait toujours lui faire peur parce qu'il avait régulièrement le hoquet. Il demandait à Jadzia de lui faire peur, avalait du sucre par cuillerées entières et retenait sa respiration si longtemps qu'il en devenait tout rouge, mais rien n'y faisait. Une fois, son hoquet l'avait tenu pendant toute une semaine et seul le vieux docteur Jedwabny, le dentiste du quartier de Szczawienko qui recevait en privé, avait finalement réussi à l'amadouer. Les médecins du dispensaire n'avaient pas la moindre idée de la raison pour laquelle Stefan Chmura, vingt-deux ans, hoquetait ainsi, et ils se contentaient de lui prescrire des multivitamines. Or, le hoquet de Stefan, fatigant et chronique, datait de sa participation à la Taverne de la Bière. N'y entrait pas n'importe qui, à la Taverne de la Bière! Un tel honneur! Stefan n'en revenait toujours pas d'y être allé, d'avoir vu tout cela de ses propres yeux. C'est Grzebieluch qui l'avait emmené: un simple surveillant, autrement, ne pouvait qu'en rêver, de s'asseoir au milieu de ces gros bonnets, de trinquer avec eux en mangeant du jambonneau. Et à la Taverne, on ne pouvait boire que de la bière. Ils vous fouillaient à l'entrée, laissaient entrer les invités un à un, et s'ils trouvaient une bouteille dans la jambe de votre pantalon ou dans votre veston, ils la vidaient dans un chaudron en mélangeant tout, que ce soit de l'alcool pur acheté en magasin ou du tord-boyaux, de la liqueur de cerise ou de la vodka pour la digestion. À les voir tout verser ainsi, on en avait le cœur serré; Stefan regardait le flot écumant et il avalait sa salive. Avec tous ces gars, y'en

avait pour au moins cent litres de cocktail Molotov. Cocktail Molotov, c'est comme ça qu'ils appelaient le mélange d'alcool dans le chaudron. Stefan s'efforçait d'en retenir le maximum, mais il s'en passait tellement à la Taverne! Le Président du Praesidium Suprême Jamais Infaillible dans les Questions de Bière n'était autre que monsieur Mrugała, le vice-directeur! En uniforme d'apparat, un tas de décorations sur la poitrine, quelle majesté! Rien que de poser le regard sur lui vous donnait la chair de poule! Sur sa poitrine brillait, pareil à un soleil, un insigne avec une chope en cuivre. Il en avait de la chance, Grzebieluch, de se faire inviter chez un tel personnage, mince alors! Mais il savait y faire, le bougre. Aux côtés du Président se trouvaient le Renard Major, avec son képi orné d'une queue de renard, le père Maltus, avec son étoile de curé aux couleurs des mineurs, noire et verte et décorée de massettes; près de lui, Simeon Chopnichon. Ah, ce Simeon, une comédie à lui tout seul. Quant aux tables, on aurait dit Byzance, tout simplement! Voir autant de saucissons, de bouddins noirs, de jambonneaux d'un seul coup, cela n'arrivait qu'un jour de noces au village. Les bleus de l'école minière ne cessaient de servir à boire, à manger. Tous en uniforme ou en costume avec une belle chemise. Stefan avait été idiot de venir en pull comme un va-nu-pieds, mais il ne s'en était pas si mal tiré après tout, puisqu'il avait bien fait rire toute la compagnie. Selon les règles de la Taverne, si un invité se présente en pull, il encourt une punition. Stefan fut aussitôt emmené par le vigile du banquet pour recevoir une volée de coups de martinet en caoutchouc. Subir cette punition devant tout le monde, sur une scène éclairée, c'était aussi en quelque sorte un honneur, non? Parce qu'il fallait voir comme Grzebieluch l'avait serré fort dans ses bras après! Et Waciak qui l'avait tapé dans le dos! Et puis, ç'aurait pu être pire, ils auraient très bien pu l'exposer au pilori et lui mettre les fesses à l'air pour le fouetter, ou bien lui faire subir le supplice des chiottes du brasseur<sup>1</sup>. Alors là, ç'aurait été quelque chose! Et lorsque Grzebieluch fut baptisé d'un nom de bière, Stefan ne cacha plus ses larmes d'émotion.

---

1. Dans la tradition des «Tavernes», fausses latrines où le «puni» doit passer un certain temps sans pouvoir boire ni manger.

Être le témoin d'une si belle cérémonie! Recevoir à son tour un nom de bière dans un avenir qui s'annonçait radieux! On commença par la biographie de Grzebieluch, déclamée en vers si beaux, et aux rimes si parfaites, que seul un homme de véritable talent avait pu les composer. Ensuite on arrosa sa tête de bière, au-dessus d'une bassine, une bonne vingtaine de litres y passa. La bassine avec le pousse-au-crime fut mise de côté pour les plus assoiffés, et enfin, avec une épée de mineur, on adouba Grzebieluch du nom de Suppositoire. Ce n'était peut-être pas le plus joli des noms de bière; chez eux, à la mine, ils en avaient de plus jolis, comme Bouture, ou Boulette, mais même avec celui-là, Stefan aurait été content, pourvu seulement qu'on lui accorde cet honneur. Stefan ne pourrait jamais se décider vraiment sur l'événement le plus marquant de la soirée, entre le baptême du chef porion Grzebieluch, tout émerveillé, et la prestation de Simeon Chopnichon, docteur *Humoris Causa* au moment de lire sa «thèse», comme on l'appelait, qui faisait partie des éléments curieux et amusants, indissociables de la tradition ancestrale de la Taverne de la Bière. C'était à pisser de rire, franchement, parce que Simeon Chopnichon jouait un juif. Vêtu d'une espèce de long manteau noir comme en portent les juifs, des papillotes sur la tête avec un chapeau juif, un haut-de-forme, noir aussi, il s'agitait comme un juif, on aurait dit un vrai film juif, comme ils pourraient bien nous en passer à la télé plutôt que leurs films soviétiques, ennuyeux à mourir, ou bien leurs stupides films tchèques. «Midames zi Missieurs, piermiettez que jì mi prisente», avait commencé Simeon Chopnichon et il avait continué ainsi avec l'accent juif: «Au commencement était le blabla de la Bible, le plasma et... le magma, i à l'ipoque dijà, mon arrière-grand-pire i mon arrière-grand-mire y s'rencontriennent en douce.» Stefan était déçu, car il était déjà trop soûl à ce moment-là, et il n'avait pas retenu grand-chose d'autre, de la thèse de Simeon Chopnichon sur les maladies des mineurs, que le ciboulot dingo, autrement dit, la maladie aviaire. Il rentra à pied de sa soirée en suivant une ligne sinueuse et tortueuse, car dans son ventre gargouillait l'alcool que l'on avait fini par panacher de manière non réglementaire, et tant le pousse-au-crime du baptême de Grzebieluch que le cocktail Molotov avaient

été sifflés, et ce jusqu'à la dernière goutte. Stefan arriva au Mont-de-Sable au petit matin, et lorsqu'il releva la tête, les yeux tournés vers le bâtiment sombre à la dérive parmi les nappes de brouillard, il eut soudain envie d'exprimer autrement son amour à Dziunia, sa petite Dziunia chérie, d'une manière digne d'un vrai mineur, de retour de la Taverne de la Bière, mais il ne trouva rien d'autre à lui offrir que quelques asters desséchés qui poussaient devant leur entrée au milieu d'un sarcophage de béton. Son bouquet à la main, il sonna à la porte du neuvième étage derrière laquelle, tel un chien aux aguets, l'attendait la colère de Jadzia. Alors qu'il lui répétait les histoires drôles de Simeon Chopnichon, et ce sur le ton de la confiance, parce que la Taverne, c'était interdit aux bonnes femmes, Jadzia, elle, au lieu d'en rire avec lui, s'était bornée à déclarer que lorsque deux gars se retrouvaient ensemble, ils étaient juste bons à se bourrer la gueule et à débiter des histoires cochonnes.

Depuis sa première Taverne, Stefan s'était mis à forer les murs de charbon avec une telle ardeur que ses coéquipiers devaient le tirer de son trou par ses godillots de mineur, et plus d'une fois, d'ailleurs, à la toute dernière minute. Coup sur coup il s'était révélé le meilleur ouvrier de la mine, et à la troisième fois qui, il n'en doutait pas, n'allait plus tarder, l'attendrait la récompense promise en pareil cas. Stefan avait du mal à se décider, préférait-il un bon pour un uniforme d'apparat ou un formulaire pour un séjour de sept jours à Varsovie, accordés aux seuls stakhanovistes à la réputation sans tache? T'imagines, Dziunia, ton Stefek à Varsovie? Pour le coup, ce serait d'un rhumatisme! Stefan était en ébullition et Jadzia faisait la grimace, pouah! Mais comment pouvait-il faire autrement, quand le chef porion Grzebieluch l'interpellait, à la cantine, tout le monde l'avait entendu: Allez, frère, viens ici avec nous! qu'il lui avait lancé, pour qu'il vienne raconter l'une de ses blagues à leur table. Les histoires drôles sur la blonde chez le médecin étaient la spécialité du surveillant Stefan Chmura. Il les racontait à la cantine de la mine avec la même flamme qu'il mettait à déclamer ses poésies aux cours du soir. Il répétait ses mimiques et ses gesticulations devant le miroir de la salle de bains et essayait de se tenir au courant. Comme ils riaient tous! Et pas n'importe qui, mais

bien Grzebieluch, le contremaître, et Waciak, l'ingénieur, en personne! Et Kowalik aussi qui, à la vérité, n'était que simple porion, mais avec de l'ambition, et qui possédait sa propre voiture, une Syrena.

La voiture figurait dans les plans quinquennaux de Stefan; il avait fait ses calculs, un crayon à la main. Il mettait de côté une partie de sa paie sur un livret de la caisse d'épargne, à la PKO, et il cachait aussi de plus petites sommes sous le linge dans l'armoire. C'étaient ses petits bas de laine. Regarde, Dziunia! Tous les mois il montrait à sa femme ses économies grandissantes, et il l'incitait à faire plus attention, quand elle faisait ses comptes; cette somme-là serait pour tel achat, et celle-ci pour tel autre, ou plutôt le contraire, commencer par les grosses dépenses et les choses les plus chères, avec l'aide des bas de laine. Il demandait à sa femme combien, selon elle, il fallait encore mettre de côté pour un téléviseur, et Jadzia lui retournait son regard, de ses yeux globuleux couleur de groseilles à maquereau dont l'expression demeurait une énigme pour Stefan; il pensait, du reste, que Jadzia avait les yeux bleus. Dis un peu, Jadzia, l'encourageait-il, tu n'aimerais pas avoir un téléviseur? Après réflexion, Jadzia finissait par lui proposer un chiffre tellement extravagant qu'il avait parfois envie de lui en coller une, et pourtant il était contre le fait de frapper une femme, même avec des fleurs. Jadzia n'était pas faite pour compter et Stefan aimait bien tourner en dérision cette faiblesse de sa femme, l'utilisant comme prétexte à un interlude comique pendant ses blagues sur les blondes chez le médecin. Compte deux fois plutôt qu'une, Dziunia, on ne sait jamais, il pourrait bien t'arriver des surprises, disait Stefan à la Saint-Sylvestre au café-club Barbara, et il aurait juré que Waciak, l'ingénieur, lui avait alors fait un clin d'œil, d'une complicité paternelle, mais discrètement, tout de même, pour ne pas dévoiler leur connivence aux jaloux.

Sacrée Jadzia, elle se retrouvait grosse à chaque fois qu'elle faisait des calculs. Stefan lui-même ne savait qu'en penser, parce que dernièrement par exemple, elle était enceinte alors même qu'il avait fait attention et aurait juré s'être arrêté à temps. Il se flattait de s'y connaître un peu dans ce domaine, mais pour rien au monde il ne prononçait les mots de sexe, pénis, vagin, ou règles qu'il appelait, au besoin, la tata. Sinon

il pouvait dire aussi «tu sais quoi», «crac-crac», «tutute», «foufoune» ou «petit ravioli»; «bite», «chatte», «enculé», quand il était en colère ou en compagnie d'autres hommes parlant ce même langage. C'était suffisant, il l'avait vérifié, en théorie et en pratique. Stefan, un jour, avait vu un film que Kowalik lui avait projeté sur un drap, et cela avait développé son imagination. À vrai dire le film était en allemand et un peu flou, mais on devinait bien qui était l'homme, qui la femme, et aussi s'ils faisaient ça par-derrière, en cavalier ou normalement, comme le préférait Dziunia, peu encline aux expérimentations. Ils avaient bu plusieurs bières, du vin maison fait avec les groseilles du jardin de Kowalik, et sifflé presque un demi-litre d'amer, accompagné simplement de bretzels et de cornichons. Stefan avait donc pris son courage à deux mains pour demander à son collègue, plus âgé que lui et plus expérimenté, comment il maîtrisait tu sais quoi avec sa femme. Il faut que tu saches, Stefan, commença Kowalik, il faut que tu saches, mon frère, qu'une bonne femme ne deviendra grosse que si elle a eu du plaisir, peu importe que ce soit juste après ou juste avant sa tata. Dans ces cas-là, une seule petite goutte suffit pour te retrouver dans les langes. Autrement tu peux t'assécher complètement, la tringler à mort, y se passera rien. J'te l'dis, ces nanas, c'est des peaux de vache, si tu leur serres pas la vis, c'est pour ta pomme. Le porion Kowalik n'ajouta rien de plus, parce que le dernier verre de digestif l'avait achevé, mais cette courte explication des problèmes contraceptifs avait eu son effet sur Stefan. Il considéra la fécondité excessive de Jadzia comme un effet secondaire fâcheux de son plaisir, quoiqu'elle n'exprimât jamais autrement ses réactions que par des soupirs sporadiques et silencieux, pour courir aussitôt après faire sa toilette intime dans le vinaigre, comme si elle était couverte de suie.

Lorsque, sept semaines après la naissance de leur fille, Dziunia se retrouva de nouveau enceinte, Stefan considéra cet accident comme la confirmation du principe de l'unique goutte du porion Kowalik. Ils ne pouvaient pas, là tout de suite, avoir un deuxième enfant, Stefan accompagna donc Jadzia à l'hôpital en taxi, aller-retour, même s'il était bien connu que ces voleurs trafiquaient leur compteur. Lorsqu'elle était restée ensuite alitée, affaiblie, il lui avait acheté trois

œillets, enveloppés dans du papier cellophane, pour qu'elle revienne à elle rapidement parce que, avec une femme aussi absente, il ne savait pas quoi faire. Tout ça lui avait coûté quand même un peu d'argent. Il avait oublié, certes, que sa femme préférait les gerberas ou les frésias, mais enfin il avait exprimé ses sentiments et il était un peu déçu qu'elle ne lui en manifeste aucune reconnaissance, elle lui avait même tourné le dos. Peut-être bien qu'elle souffrait, mais, à la voir, rien ne montrait qu'elle était malade.

Stefan savait ce que «mienne» signifiait; étaient siennes Jadzia et Dominika, deux êtres auxquels il était lié par les liens du sang et de la loi, la loi humaine et la loi divine, car ils s'étaient mariés à la mairie et à l'église. Personne ne pourrait lui reprocher de s'être montré chiche sur la vodka ou avec le curé, bien que son porte-monnaie ait été sérieusement mis à mal pour l'occasion. Lorsque Dominika était née, penché au-dessus du petit être de la taille d'un chat couché dans son berceau, il se mettait à gazouiller en postillonnant, areu! areu! Elle le reconnaît, son papa? Son nez devenait humide lorsque, durant quelques secondes, les grands yeux noirs semblaient lui rendre son regard. Ne t'approche donc pas ainsi de la petite, avec tous ces microbes, où as-tu la tête? le rabrouait Jadzia, et elle lui ordonnait d'aller se laver les mains qu'il tenait de toute façon croisées dans le dos, craignant qu'elles ne fussent pas taillées à la mesure de quelque chose d'aussi fragile que Dominika. Il aurait préféré lui donner un prénom plus courant, Iwona ou Maria, mais Dziunia avait refusé obstinément, non et non. Et il se demandait maintenant comment trouver à ce prénom si long, si rêche, un diminutif qui convienne à la toute petite fille dont il effleurait délicatement la tête du doigt, quand Jadzia ne le voyait pas, pour s'assurer qu'elle existait réellement. Stefan savait convertir son amour en économies à la caisse d'épargne, et ses bas de laine en pièces et en billets qu'il offrait à sa femme et à sa fille concrètement et sous la forme de rêves de gros lots. Pour lui-même il n'avait besoin de rien, car hormis sa famille rien ne l'intéressait, si ce n'est peut-être le journal *Le Moteur* sur la dernière page duquel on voyait des photos de femmes à demi nues aux étranges visages expressifs. Du reste, il pourrait se contenter tout simplement

d'observer, béat, la joie de Jadzia et de Dominika, conscient qu'il avait, lui, l'illégitime, le bâtard, tant à donner; il attendait que l'une ou l'autre vienne vers lui pour sortir alors de sa serviette en skaï une nouvelle petite robe, des oranges, du jambon Krakus. Les paroles de tendresse n'étaient cependant pas le fort de Stefan Chmura, qui ne savait que flatter ou blablater. Les diminutifs étaient pour lui le seul moyen d'apprivoiser les mots d'amour, malaisés et inachevés, qu'il avait sur le bout de la langue; voilà pourquoi le long prénom de sa toute petite fille lui causait tant de soucis. Grâce aux diminutifs il s'était approprié les nénés de Dziunia, ce trésor miraculeusement dédoublé comme des boulettes de pommes de terre bien roulées. Ses jambes étaient des gambettes, ses mains, des menottes. Dans les instants de colère il suffisait d'enrober les diminutifs d'une intonation piquante, de les broyer comme avec une fourchette, et c'était plié, on obtenait ces sous que lui, Stefan, gagnait et que Jadzia dilapidait en frusques, bijoux de pacotille et autres fadaises. Elle jetait dans la boue l'argent pour vivre et lui soutirait même ses bas de laine! La colère de Stefan passait généralement une fois qu'il avait mangé. Il demandait alors une petite tisane et lisait son petit journal qu'il laisserait tomber dès qu'ils auraient pu s'acheter un petit téléviseur. La nuit, au lit, il disait à Dziunia, toc toc, la tutute a faim. Le petit jambonneau et les petites brioches de Dziunia étaient comme un flan à la crème. Stefan tendait la main et malaxait le ventre et la fesse amollie de sa femme avec des clappements de langue. Il adorait téter sa grosse poitrine laiteuse et s'assoupissait, parfois, un mamelon dans la bouche, comme si c'était une tétine. Plus d'une fois il rêverait en elle d'un gros morceau de viande en sauce et foncerait sur l'objectif, puis, ce reste de petit roux qu'on peut saucer jusqu'au bout avec un bon morceau de pain, il l'engloutirait voracement. La première fois qu'il avait rencontré Jadzia Maślak, il avait ressenti d'abord un gargouillis dans le ventre et ensuite seulement l'envie de la prendre dans son lit et de la lécher de bas en haut comme une immense sucette.

Le jour où ils s'étaient connus, Jadzia remplissait si bien son manteau pied-de-poule clair (même si elle protestait, affirmant qu'il était gris foncé, à chevrons) qu'on aurait dit

une pâte levée sous un torchon. Stefan avait l'impression que le bouton sur sa poitrine était sur le point de fuser et d'atterrir droit dans son œil. Il manqua de défaillir à la vue de ses seins tombants et de ses fesses bombées en forme de poire sous sa jupe courte qu'il découvrit lorsqu'elle enleva son manteau (clair ou gris foncé, c'est selon) pour le suspendre au dossier de sa chaise, au bar de la gare où il l'avait invitée juste après l'atterrissage réussi au bas de l'escalier. D'émotion il en avait renversé une partie de son thé en remarquant (et cela scellerait sa perte) les petits pieds de Jadzia et ses courtes jambes galbées aux mollets couverts de poils noirs. Des poils aplatis sous la matière transparente de ses bas. De sa vie Stefan n'avait rien vu de plus joli chez une femme. Lorsqu'il se pencha pour passer le sucre à Jadzia, il émanait d'elle une odeur si appétissante et si pure qu'il en eut le tournis. Il se mit à aspirer par à-coups le bouquet de pieds de porc en gelée fraîchement mitonnés et de roux qui émanait de Jadzia, sachant qu'il venait de trouver la femme de sa vie et qu'avec elle il avait obtenu la clef du garde-manger rempli de mets exquis qu'il pensait à jamais perdu.

Avant qu'on ait réussi à marier sa mère, Halina Czeladź, à Władek Chmura, le forgeron d'un village proche de Grodno, Stefan avait passé les quatre premières années de sa vie dans la maison de son oncle Franciszek. Une jeune fille avec un enfant n'avait pas vraiment le choix, et le geste de son frère était considéré comme une faveur. Une telle faveur ne tenait qu'à un fil qui pouvait parfois se rompre et disparaître du champ de vision de l'homme bienveillant. Stefan l'illégitime, le bâtard, piétinait sur ses jambes arquées et pourléchait ses lèvres sèches, gercées comme une écorce, devant le garde-manger. L'accès lui en était interdit. Un bout de saucisson? lui proposait parfois son oncle Franciszek en agitant sous son nez un morceau de saucisson sec qui sentait le genièvre, comme s'il avait soudain changé d'avis sur les pique-assiettes merdeux et qu'il s'était mis à l'aimer comme le père qu'il était pour ses quatre enfants; ceux-là, il ne les battait jamais sans raison. Au moment où Stefan ouvrait grand la bouche pour en engloutir le plus possible et fermait les yeux, car on pouvait alors élargir le bec davantage encore, au moment où il sentait déjà le goût du saucisson suant de graisse sur

sa langue, le bras gros comme un gourdin de son oncle s'écartait. Le saucisson, c'est pas pour les cabots: de la merde sèche, c'est tout ce qu'ils méritent! Quand il riait, les fenêtres souillées par les mouches tremblaient, les chiens hurlaient, le lait tournait; avec un rire pareil, les cigognes tombaient de leur nid, et le pain cessait de cuire dans le four. Stefan ravalait sa salive en voyant le saucisson disparaître, broyé par les dents jaunes d'oncle Franciszek. Un jour, juste avant Pâques, Stefan avait trouvé le cellier ouvert. Figé sur place, la main sur le chambranle, il regardait, émerveillé, les colliers de saucissons, le lard fumé, les fromages et les gâteaux sous les torchons: c'était beau comme la Vierge Marie, comme les myosotis. Il n'eut le temps de toucher à rien du tout, car derrière lui surgit son oncle qui fit claquer la porte tellement fort sur ses doigts que trois d'entre eux se brisèrent. Comparée à la première, la douleur provoquée par les quelques gifles qui lui tombèrent dessus n'était rien.

À ce seul souvenir le cœur de Stefan se serrait comme un ver solitaire armé d'anneaux pointus, et dès qu'il en avait l'occasion il mangeait tout son soûl, mais la faim ne cessait de le tenailler, et lui ne la lâchait pas non plus. Non mais qu'est-ce que t'as, t'as bu ou quoi?! soupirait Jadzia en repoussant ses câlineries matinales ou en lui rajoutant quelques pommes de terre, une nouvelle part de boudin cuit, noir et rugueux comme les croûtes que les enfants grattent sur leurs genoux. L'estomac de Stefan, énorme comme celui d'un ruminant, risquait après chaque repas d'exploser en une purée de pommes de terre.

Cherche un nain à moustache, avait dit Zofia en plaçant sa main à hauteur de poitrine pour indiquer à sa fille la petite taille de l'oncle.

Kazimierz Maślak mesurait à peine un mètre soixante; cette particularité, pourtant, cette petitesse, l'avait propulsé bien haut. Du plus loin que remonte sa mémoire, sa petite taille lui avait toujours permis d'éviter les catastrophes qui détruisaient les autres, mais qui lui étaient bénéfiques. Jusqu'à la septième année de son existence, il était le plus jeune et le moins réussi de trois frères; il avait beau se hisser sur la pointe des pieds, accélérer le pas, rien à faire, il n'arrivait pas à suivre les deux autres, plus grands, plus agiles et plus rapides. Włodek, de quelques mois à peine plus âgé que lui, le dépassait d'une tête; quant à Wacek, l'aîné, Kazimierz n'osait même pas se comparer à lui. Ses frères dévoraient sous son nez la préparation pour les pâtes que leur mère, madame Maślak, avait mise à sécher sur la plaque du four, puis ils déguerpissaient en le bousculant et en hurlant «T'es qu'un nabot» à ses oreilles, et c'étaient là toutes leurs relations. Kazimierz comprit rapidement que, pour faire du profit, il fallait investir, et sitôt que ses frères manifestèrent l'intention de l'inclure dans leurs jeux, il fut prêt pour le troc. Escalader un arbre et choisir un nid de corneilles, traîner depuis la voie

ferrée un chien mort pour attraper les anguilles, c'était de l'argent comptant. Il en avait plein les poches, mais cela ne suffisait pas toujours. Cet hiver-là, il courait un matin derrière ses frères véloce jusqu'au chêne du carrefour, mais il fut vite distancé. Pendant qu'il soufflait bruyamment par bouffées une vapeur aigre et que deux coulées de morve verte comme des tiges d'anémone luisaient sur son menton, ils avaient déjà détalé pieds nus jusqu'à la rivière Pełcznica. Il les entendait qui dévalaient le talus boueux en riant, piétinant de leurs talons la terre meuble pleine de vers de terre ragailardis; ils étaient heureux de s'être débarrassés de lui, insupportables dans leur bonheur dirigé contre lui. On sentait le printemps, les glaces commençaient à craquer, les poissons mordaient, énormes et somnolents, il suffisait de tendre le bras pour les retirer du trou percé dans la glace. À quelques mètres de la berge, l'été, ils n'auraient eu aucun mal à revenir à la nage, mais ce jour-là ils furent emportés sous la glace, et on ne retrouva leurs corps qu'en avril, derrière le vieux moulin. Une famille d'anguilles avait fait son nid à l'intérieur des deux frères de Kazimierz Maślak, et les poissons se faufilaient à présent par leurs yeux et leurs oreilles.

Et c'est ainsi que peu avant son huitième anniversaire Kazimierz devint fils unique, et ce qui aurait dû être partagé entre les trois fils devint son seul héritage. Le vieux Maślak se soûla de chagrin, la mère, pour sa part, n'enterra pas son amour pour ses deux fils, à qui il ne servirait plus, mais le consacra au survivant. Avec elle, rien ne se gaspillait de ce qui était mangeable ou à peu près. Quand les autres champignons venaient à manquer, elle ramassait les russules jaunes ou rouges; quand la viande devenait rare, elle préparait des croquettes de petits pains râpés; ses plus grands s'étaient noyés, elle aima le plus petit encore en vie. La vieille Maślak était capable de tout faire sécher, de tout mettre en bocaux, de tout enfouir pour plus tard. Peut-être le fait d'enterrer les choses et de les stocker ainsi se substituait-il à son propre désir de disparaître sous terre lorsque son mari ivre mort lui donnait pour la énième fois des coups sur la tête en l'accusant de la mort de ses fils. Peut-être en scellant une bouteille de liqueur de bleuet qui devait reposer pour le moins six mois en terre s'imaginait-elle en train de se frayer un passage à